NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 Nº 8 1954

« Cunctas haereses sola interemisti… »

J. DE TONQUEDEC (s.j.)

p. 858 - 862

https://www.nrt.be/it/articoli/cunctas-haereses-sola-interemisti-2475

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« Cunctas haereses sola interemisti... »

Il y a, dans l'office des fêtes de la Sainte Vierge, une antienne (la 7e, 1re du troisième nocturne) dont le sens n'apparaît pas de prime abord et qui semble même affirmer quelque chose d'inexact. Voici cette antienne :

« Gaude Maria Virgo : cunctas haereses sola interemisti in universo mundo. Réjouissez-vous, Vierge Marie; seule, vous avez détruit toutes les hérésies dans le monde entier. » Termes très généraux, très absolus : il s'agit de *toutes* les hérésies dans *l'univers entier,* que *seule* la Vierge aurait détruites. Le Trait de la Messe *de Beata, a Purificatione usque ad Pascha,* répète les mêmes formules.

Or il y a là de quoi nous étonner. En effet, la Vierge Marie ne s'est jamais occupée de lutter contre les hérésies. Tout son rôle n'a consisté qu'à mettre au monde le Sauveur, à l'élever à Nazareth, à l'assister mourant sur la Croix, à accepter de Lui une fonction maternelle à notre égard. Les controverses dogmatiques qui ont amené la réfutation des hérésies lui sont restées tout à fait étrangères. Elle n'a même pas pris part, durant sa vie mortelle, aux polémiques soutenues par Jésus avec les Juifs, incrédules à sa mission et à sa doctrine.

Et cependant, elle mérite bien d'être qualifiée destructrice, ennemie victorieuse de toutes les hérésies.

I

Relisons le Trait des Messes de la Sainte Vierge. Que dit-il? *« Gaude Maria Virgo, cunctas haereses sola interemisti... ».* Vous avez détruit toutes les hérésies. Et comment? la suite l'explique. *« Quae Gabrielis Archangeli dictis credidisti, dum Virgo Deum et hominem genuisti, et post partum Virgo inviolata permansisti ».* Par son enfantement virginal et divin, en y croyant, en l'acceptant tel que l'Archange le lui proposait, elle a réfuté d'avance, non point par des discours mais par un fait, par un acte, de façon, pourrait-on dire, pragmatique, toutes les hérésies à venir. Elle a posé dans le monde le fondement de notre foi : le Verbe fait chair, l'Homme-Dieu réalisé; elle a produit l'événement décisif, ineffaçable, contre lequel toutes les hérésies viendraient buter. Introduisant ici-bas le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, en qui repose toute la vérité religieuse et qui est personnellement toute la Révélation, le contraire de toutes les erreurs, elle a établi contre celles-ci un barrage infranchissable. Qu'est-ce qui s'oppose en effet à toutes les hérésies? c'est Jésus-Christ par son être même, par ce qu'Il est, et aussi par ce qu'Il dit : *Ego sum Veritas.* Tout l'ordre surnaturel sort de Lui : la grâce, l'Eucharistie et les autres sacrements, l'Eglise qui est sa continuation à travers les siècles. Eh bien, ce fleuve de grâces, immense, torrentiel, qui a sa source aux profondeurs de l'Essence divine, dans l'amour éternel de Dieu pour ses créatures, ce fleuve ne commence à couler sur la terre qu'à partir du *Fiat,* du *Oui* prononcé par la Vierge à Nazareth. Par ce petit mot-là, que Dieu a voulu attendre, elle ouvre, pour ainsi dire, l'écluse et tous les flots salutaires vont se précipiter sur le monde et l'inonder. Par son acquiescement au dessein de Dieu, la Sainte Vierge se place donc à l'origine de tout ce que l'hérésie devait attaquer. *Cunctas haereses interemisti.* Et c'est là un rôle *unique,* sans pareil ni analogue en aucune autre créature : *sola* **interemisti. Par là, Marie se constitue l'adversaire victorieuse de toutes les** erreurs doctrinales.

II

Cela, c'est le réel, l'ordre objectif des choses de la foi. Or, si l'on se place dans sa perspective, on prend, par le fait même, une position correcte, une vue juste, une droiture de pensée, une orthodoxie, ὀρθοδοξία, selon l'étymologie du mot, qui est précisément le contraire de l'hérésie.

1° — En effet, quand on pense juste et droit sur la Sainte Vierge, sur son rôle dans l'économie du salut, on est à l'abri, d'abord — cela est évident — des grandes hérésies christologiques et trinitaires dont la réfutation a occupé l'Eglise des cinq premiers siècles. Que disent, en effet, les grands, les fameux conciles de cette époque, reconnus comme règle de la foi même par les schismatiques orientaux? Que Jésus-Christ est le Verbe, la seconde Personne de la Trinité, vrai Dieu de vrai Dieu, égal en tout au Père, de même substance que Lui : tel est le langage du concile de Nicée et du premier de Constantinople. Qu'il y a une seule Personne en Jésus-Christ, la Personne même du Verbe : c'est le langage du concile d'Ephèse. Or, si l'on croit que Marie est vraiment *Mère de Dieu,* on confesse par le fait même tous ces articles de foi, et le concile d'Ephèse a mis en haut relief cette nécessaire connexion. Il y a deux natures en Jésus-Christ, dit le concile de Chalcédoine; Il est engendré du Père, selon la divinité, né de la Vierge Marie, selon l'humanité. Cela revient à préciser la façon dont Marie est Mère de Dieu, de Quelqu'un qui est Dieu en toute vérité et plénitude, et éviter du même coup l'absurdité qui la ferait mère de la Divinité.

Ce sont là les *dogmes premiers,* les assises profondes sur lesquelles repose tout l'édifice de la religion catholique. On ne peut penser juste sur la Sainte Vierge sans les admettre; on ne peut les admettre sans penser juste sur la Sainte Vierge. En cela du moins toute l'orthodoxie tient à elle.

Marie n'apparaît donc pas comme un hors-d'œuvre, un appendice surajouté, une addition postiche dans la structure du dogme. Elle est installée en son centre, liée organiquement à ce qu'il comporte de plus essentiel. On ne saurait l'en retirer sans ébranler le tout, disons mieux : sans le faire crouler.

Ainsi, la juste intelligence de ce qu'est la Sainte Vierge prémunit contre tout écart de pensée sur ces points capitaux : elle est là-dessus l'antidote assuré de l'hérésie.

2° — Il est vrai qu'il y a d'autres dogmes avec lesquels la Vierge semble n'avoir aucun rapport : la grâce et la prédestination — tout ce qu'ont attaqué les protestants et les jansénistes — l'Eucharistie et les Sacrements en général, sur lesquels d'autres hérésies, ou les mêmes ont pullulé; l'inerrance de l'Ecriture, l'Eglise, l'infaillibilité pontificale, etc. Mais on ne peut professer ces derniers articles de foi sans être préalablement d'accord avec les premiers. Ils ne sont pas, dans le *Credo* catholique, des pièces indépendantes, isolées : ils tiennent aux premiers, se fondent sur eux, sont inintelligibles sans eux; ils les supposent comme les effets supposent la cause; tous s'élèvent sur la pierre angulaire qui est Jésus, fils de Marie, inséparable de sa Mère. Confesser la Vierge Mère, c'est confesser Jésus-Christ et confesser Jésus-Christ, c'est confesser toute son œuvre. La Révélation est un bloc et toute hérésie consiste à le dissocier.

III

Jusqu'ici la Sainte Vierge nous est apparue, d'abord comme construisant, créant la matière de notre foi, puis comme intégrée elle-même dans cette matière. Mais nous ne l'avons pas vue s'occuper, par une action directe et personnelle, de combattre les hérésies. Elle ne prend pas pour nous la figure d'un Apôtre prêcheur d'Evangile, d'un Docteur, d'un Père de l'Eglise, dont la carac-

téristique est précisément d'exposer, par des paroles ou des écrits, la vérité religieuse, de la garder dans sa pureté inviolée, de la défendre jalousement contre les corruptions ou les contrefaçons de l'erreur.

Marie n'est pourtant pas restée étrangère à cette fonction doctrinale et proprement théologique. N'oublions pas qu'elle est la *Mère de l'Eglise* et qu'elle veille sur ce Corps mystique du Christ, comme elle veilla jadis sur le corps physique de l'Enfant-Dieu. N'oublions pas que toutes les grâces sont obtenues par elle, et donc singulièrement les *grâces de lumière, de vérité*. Elle est le Siège de la Sagesse, *Sedes Sapientiae*, — non pas de la sagesse humaine, mais de la Sagesse surnaturelle, « non pas de cette sagesse qui est, dit saint Paul, de ce siècle, mais de la Sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée » [1]. La liturgie met dans sa bouche ces paroles : « *In me gratia omnis viae et veritatis* », « en moi repose toute la grâce des voies droites et de la vérité » [2]. Les perpétuelles intercessions de la grande Orante qu'est Marie sont comme des ailes immenses étendues sur l'Eglise, qui la mettent à couvert de toute hérésie. L'Eglise ici-bas est militante et livre un combat incessant contre le mal et l'erreur. La Vierge Marie entre à fond dans ce combat et pour le gagner, l'Eglise s'est toujours réclamée de Celle à qui elle ne craint pas d'appliquer les mots du Cantique : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*. Un exemple éclatant de ce recours à la Vierge comme gardienne de l'orthodoxie nous est fourni par l'emploi du Rosaire où saint Dominique vit le moyen le plus puissant d'abattre l'erreur albigeoise : « *Rosarium,... singulare adversus haereses et vitia praesidium* [3]. »

Il y a plus. Après l'Ascension du Christ, avant de quitter elle-même ce monde, la Vierge s'est mêlée de très près à l'action des Apôtres et des Evangélistes. Nous la trouvons au Cénacle, au milieu d'eux, priant avec eux, mais d'une prière qui domine, enveloppe et porte la leur, pour obtenir la venue de l'Esprit Saint qui « les conduira dans toute la vérité » [4]. Et quand ils se mettent à rédiger leurs Evangiles, ou les *Logia* qui en sont les matériaux, Marie collabore avec eux à ce travail. Car ils rapportent des traits qu'elle était seule à connaître et qu'ils n'ont pu tenir que d'elle : par exemple, les scènes de l'Annonciation, de la Conception virginale, de la Visitation et presque tout l'Evangile de l'Enfance; par exemple encore l'intervention de Marie aux noces de Cana, sa conversation privée avec Jésus. Cette influence proprement apostolique et doctrinale de la Vierge est surtout sensible chez saint Luc, dans une moindre mesure chez saint Jean, et aussi chez saint Matthieu, à propos des scènes où saint Joseph est mêlé; car celui-ci n'étant plus là pour en témoigner, leur attestation dut reposer exclusivement sur le témoignage de Marie : doute du saint époux, fuite en Egypte et retour, peut-être aussi adoration des bergers et des Mages. Ici Marie contribue de façon directe et personnelle à la formation du texte sacré, règle première de la foi, qui régira l'Eglise et sera toujours invoqué par elle contre les hérésies.

Ensuite, des siècles se sont déroulés, où la Vierge, disparue de la terre, n'étant plus visible, ne parlant plus aux hommes dans leur langage sonore, continue néanmoins mystérieusement de les instruire par les grâces de lumière qu'elle répand sur l'Eglise et sur chaque chrétien en particulier, grâces qui sauvegardent la foi et dissipent l'erreur spécieuse. La Vierge les puise dans la Lumière éternelle où elle est plongée et qu'elle boit à pleine âme. Par là, elle est mai-

1. *I Cor.*, II, 7.
2. Ces mots sont pris de la Vulgate, *Eccli.*, XXIV, 17. Ils ne figurent pas dans le texte original, mais l'Eglise s'en est emparée pour les appliquer à la Vierge.
3. Bréviaire romain, en la fête du S. Rosaire, 2e Nocturne.
4. Evangile de saint Jean, XVI, 13.

tresse de vérité comme elle est maîtresse de pureté. La vérité possédée, la foi intacte est la virginité de l'esprit comme la chasteté l'est du corps, selon le mot de saint Anselme : *castam veritatis virginitatem.* Ainsi, comme le dit admirablement saint Germain de Constantinople, la Vierge Marie ne cesse pas d'être présente dans l'Eglise : « Avec ceux qui nous ont précédés, ô Mère de la vie, vous avez vécu corporellement; mais avec nous vous habitez par l'esprit... Si nos yeux sont retenus de sorte que nous ne vous voyions pas, vous résidez cependant, ô toute Sainte, au milieu de nous, par une présence d'amour... Et c'est pourquoi, ô Mère de Dieu, nous croyons que vous circulez parmi nous [5]. »

IV

Enfin il y a une dernière raison pour laquelle la Sainte Vierge détruit toutes les hérésies. C'est une raison *psychologique,* quasi expérimentale. La voici. Il y a une liaison naturelle, organique entre l'attitude d'une âme à l'égard de Marie et celle qu'elle prend à l'égard de la vérité religieuse, entre le culte de la Sainte Vierge, la dévotion à la Sainte Vierge et l'intégrité de la foi. Plus la pensée et l'amour de Marie habitent une âme, et plus celle-ci est immunisée contre l'erreur doctrinale, l'hérésie. Et à l'inverse, là où l'on trouve hostilité ou méfiance à l'égard de la Sainte Vierge, on doit craindre de trouver aussi quelque déviation de la foi. Saint Louis-Marie Grignion de Montfort va jusqu'à dire, à sa manière abrupte et dédaigneuse des nuances, que « le signe le plus infaillible et le plus indubitable pour distinguer un hérétique, un homme de mauvaise doctrine, un réprouvé, d'avec un prédestiné, c'est que l'hérétique et le réprouvé n'ont que du mépris ou de l'indifférence pour la très sainte Vierge, tâchant, par leurs paroles et exemples, d'en diminuer le culte et l'amour [6]. » D'où proviennent ces alliances et ces incompatibilités? Des positions d'esprit premières et fondamentales qu'adoptent respectivement l'hérétique et le dévot à Marie.

Qu'est-ce en effet qui suscite l'hérésie? C'est *l'orgueil de l'esprit.* C'est lui qui est le moteur et la cause décisive de la révolte. Je le sais, le cri de la chair peut se faire entendre dans les crises intellectuelles où sombre la foi. Mais ce qui décide de leur issue funeste, c'est, en dernière analyse, l'esprit rebelle au joug d'un enseignement qui le dépasse. L'apostat, l'hérétique formel est un homme qui fait de sa raison individuelle le juge suprême en matière de vérité religieuse. Il opère un triage parmi les articles de la Révélation divine, tels que les lui présente l'autorité doctrinale de l'Eglise, et selon qu'il les trouve conformes ou non à ses vues personnelles, il les admet ou les rejette. C'est une intelligence jalouse de son indépendance. Au contraire, rien n'est plus humble que l'attitude du simple chrétien dans sa dévotion à la Sainte Vierge. Celui-ci ne rationalise pas sa religion. Il n'y apporte pas un esprit altier et critique. Il professe la foi docile à ce qui déconcerte le plus les esprits superbes. Ceux-ci accepteraient bien de s'incliner devant Dieu, ou même peut-être devant un Dieu fait homme, mais devant une femme, devant une simple créature, cela non. Ce serait s'abaisser. Ce serait, pensent-ils, idolâtrie, retour à des formes basses, enfantines, trop humaines, trop populaires de religion. Un esprit élevé, éclairé, cultivé, distingué, expulsera de sa croyance cet élément grossièrement anthropomorphique.

Une telle répugnance se fait jour, non seulement chez des spiritualistes dépourvus de foi positive, mais chez certains chrétiens, protestants, jansénistes, voire catholiques, et même, nous dit Grignion de Montfort, « parmi les catholi-

5. *P.G.,* XCVIII, 344, 345.

6. *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* (édition de 1943), p. 20. Cfr p. 50 et 80.

ques, [chez] des docteurs faisant profession d'enseigner aux autres la vérité[7]. » Ils craignent qu'en honorant la Mère on oublie le Fils, et que l'on transfère, pour ainsi dire, à la Mère la Divinité qui n'appartient qu'au Fils.

Or c'est justement le contraire qui a lieu. Laissons de côté, comme nous le conseille Newman, répondant sur ce point au Dr. Pusey, les suspicions à priori, *et considérons les faits. C'en est un, et très remarquable, que « les peuples qui* ont perdu la foi à la Divinité du Christ sont précisément ceux qui ont délaissé la dévotion envers sa Mère. » C'en est un autre, non moins significatif, que les saints qui furent les plus grands dévots de la Vierge, tels saint Bernard, saint Bernardin de Sienne, saint Alphonse de Liguori, saint Paul de la Croix furent aussi les plus embrasés de l'amour de Jésus[8]. Loin donc d'être dans le Christianisme un ferment de corruption, un agent de ruine, le dogme de la Vierge-Mère, avec toutes les conséquences de culte et de dévotion qu'il entraîne, y apparaît comme un mainteneur, un principe de consistance et d'intégrité, comme un parfum qui, imprégnant tout, rend tout incorruptible. Si profondément engagé dans le corps de la croyance dont il forme l'une des maîtresses pièces, comment pourrait-on s'attendre à ce qu'il en amenât la dislocation?

Les enfantillages, les exagérations qui se mêlent parfois — rarement en somme — à la dévotion mariale et dont les objecteurs font si grand état, ne sont que des surcroissances qui ne tiennent pas au fond des choses, et ne l'altèrent pas, — pas plus que les lichens qui brodent les rocs n'en entament la solidité. Jamais Marie n'est confondue avec le Créateur. Dans les *Ave* du chapelet, dont la répétition sans fin agace certaines personnes trop raisonnables, que dit-on à la Vierge? « Priez pour nous ». Voilà, je pense, qui la met à sa place devant Dieu, et des paroles qu'on ne pourrait sans absurdité adresser à Dieu.

En amour, les exagérations sont naturelles et, au demeurant, excusables. « Je ferais peu de cas, dit encore Newman, d'un amour toujours soucieux des convenances, n'extravagant jamais, assez maître de soi pour agir, en toute occasion, selon les règles d'un goût parfait. » Plutôt que de prendre prétexte de ces malfaçons, occasionnelles et de surface, pour discréditer le culte de la Vierge, il convient de reconnaître dans le caractère familier et tendre, filial et quasi enfantin de nos sentiments envers Marie, l'un des préservatifs les plus efficaces contre les raideurs de l'esprit, contre les spéculations téméraires, racines de toutes les hérésies. Aux intellectuels orgueilleux, trop confiants dans la supériorité de leur propre sens, on pourrait dire avec justesse, en contrefaisant un conseil célèbre — et déraisonnable — de Pascal : Priez la Sainte Vierge : cela vous humiliera.

Et voilà encore un titre nouveau auquel la Vierge Marie gagne la victoire sur toutes les hérésies. Présente dans la pensée et le cœur du chrétien, elle l'immunise contre la superbe intellectuelle. *Gaude, Maria Virgo, cunctas haereses sola interemisti in universo mundo.*

Joseph DE TONQUÉDEC, S. J.

---

7. *Op. cit.*, p. 50.

8. Newman, *Difficulties of Anglicans*, t. II, § 4 et 5. Cette lettre au Dr. Pusey contient une excellente « mariologie » qui mériterait d'être plus connue. On en trouve des extraits dans l'ouvrage de Paul Thureau-Dangin, *La Renaissance catholique en Angleterre*, 3e partie, p. 58 sq.